

Paris, le 16 juin 1962.

Ceci est l'épilogue de l'histoire de ma vie que j'écrivis à Maxula-Radès, au mois d'août 1946, en souvenir du cinquantième anniversaire de ma sortie de l'école de Taddert-ou-Fella, en Kabylie. Je dédiai ce récit à mon fils Jean, auquel je le confiai. J'avais essayé de l'ouvrir à Ighil-Ali, en 1953, mais je compris que cela déplaisait au Papa, et, comme je ne voulais pas le chagriner, je remis le cahier dans son tiroir dont, seul, il avait la clef pendue à la chaîne de sa montre.

Cette suite, je la dédie à ma fille *Taos*, Marie-Louise Am-rouche, en souvenir des ancêtres, de la vieille maison abandonnée, en souvenir du pays kabyle que nous ne reverrons sans doute pas.

En souvenir de son père et de ses frères morts, je lui lègue tout ce dont j'ai pu me souvenir, ces lignes si maladroites, car ma vue baisse de plus en plus, et mes mains tremblent, et il me faut faire des efforts pour écrire de façon lisible. J'ai eu tant de malheurs !

Quand j'écrivis le début de cette longue histoire, c'était en Tunisie, dans la villa de Radès, à dix kilomètres de Tunis. Mais à force d'économies et de privations, nous avons fait construire au village natal une maison¹.

Les enfants, ma belle-mère Lla Djohra et moi, nous venions y passer les vacances ; c'est ce pays qui a inspiré à Taos les passages de son livre² qu'elle situe à « La source des pèlerins » — « Thala-el-Hadj », jardin de montagne du grand-père Ahmed.

Mon mari avait toujours voulu revenir finir sa vie dans son village natal. Au moment de sa retraite, en 1935, notre plus jeune fils, René, faisait encore ses études ; nous dûmes rester en Tunisie pour lui permettre de les terminer. Tous les grands avaient déjà quitté la maison pour Paris où ils s'étaient établis.

¹ . Il s'agit toujours de la maison du village chrétien d'Ighil-Ali, bâtie en 1913.

² . *Rue des Tambourins*, éd. de la Table Ronde, 1960.

Après la guerre de 39-40, la maison s'étant vidée, nous pûmes songer à retourner en Kabylie. Tous les enfants étaient partis, les uns morts, les autres en France. En 1953, nous trouvâmes enfin, par miracle, un acquéreur pour notre maison de Radès. C'était un propriétaire d'Hammamet.

René venait d'être nommé journaliste à Radio-Tunis. C'est le 15 mai 1953 que nous pûmes quitter la Tunisie. La Compagnie Fermière des Chemins de Fer Tunisiens fit bien les choses : elle offrit un wagon gratis pour notre déménagement. Nous arrivâmes à Ighil-Ali. Pendant notre dernière absence, qui avait été longue, beaucoup de nos parents étaient morts : Lla Djohra et son frère Hemma avaient disparu, mais le vieux grand-père Ahmed vivait encore, bien que paralysé des jambes. Sa femme Zahra s'occupait de lui ; elle s'efforçait de le tenir propre, bien qu'elle fût elle-même malade. Il ne manquait de rien. Elle me disait : « Son nom est grand. Il ne faut pas que les visiteurs le trouvent déplaisant à voir. » Car il était très respecté et les gens venaient le saluer à cause de son âge et de son infirmité.

Le père de Charlotte, El Mouhouv-ou-Ouari, était encore de ce monde, mais très diminué. Nous nous installâmes chez nous, dans les deux pièces de l'étage ; celles du bas servirent d'atelier. Belkacem y plaça son établi de menuiserie, avec tous ses outils et ses marteaux.

Les grandes pièces de l'étage reçurent tous les vieux meubles rapportés de Tunisie. Mon mari appela le maçon pour réparer la toiture et les plafonds. Le balcon fut agrandi, couvert ; deux gros piliers soutinrent la construction. Belkacem fit ouvrir deux baies dans le mur de la rue, pour donner de la lumière, et acheta un poêle pour chauffer la maison. Le balcon devint ainsi une vérandah vitrée de onze mètres de long sur trois de large, dont il préleva trois mètres pour la cuisine, qui eut une fenêtre du côté de la Poste. Il fit bâtir des cabinets près de l'escalier, mettre l'eau courante et l'électricité.

Dans la cour poussaient le figuier greffé par le grand-père et l'olivier ombrageant l'escalier de pierre. Belkacem fit redresser la clôture, crépir tous les murs de façon que nous fussions bien chez nous. Nous préparions nous-mêmes notre cuisine, car le Papa n'aimait pas les curieux. Le village était bien achalandé : le boulanger nous apportait le pain à domicile. Nous finîmes tranquillement cette année 1953. Le soir, nous nous promenions sur la route, parfois jusqu'à l'école, en direction de la gare.

Mais c'était trop beau. En 1954, commença la guerre d'Algérie.



Au mois de janvier 1954, mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche mourut. Il avait neigé toute la nuit ; on télégraphia à ses enfants domiciliés à Tunis. La voiture du courrier qui aurait dû les ramener de la gare, ne put même pas y descendre, à cause de l'épaisseur de la neige.

Mon mari avait couché au village d'en haut, auprès de son père, qui mourut dans la nuit, en portant une cuiller de couscous à sa bouche. Quant à ses deux fils, ils montèrent à pied de la gare, malgré la neige, et arrivèrent trempés et épuisés. Ce ne fut que le surlendemain qu'on put enterrer le grand-père¹.

Dans la même semaine, mourut El Mouhouv-ou-Ouari. Moi, j'étais couchée avec une forte bronchite et ne pus assister aux obsèques. Charlotte, venue d'Alger, me rendit visite : nous eûmes une discussion à propos d'Henri ; elle repartit pour Alger sans nous faire ses adieux.

Nous vécûmes presque paisibles ces années 1954 et 1955. Mais le feu couvait depuis l'affaire d'Arris et du maître d'école assassiné. Dans les mines, dans les fermes, régna le désordre. L'armée s'installa petit à petit dans les villages, le maquis se constitua. Il y eut le couvre-feu à sept heures du soir, et des tueries des deux côtés.

En février 1956, les Pères Blancs déclarèrent que les ménages chrétiens devaient quitter leur demeure, car les Musulmans risquaient de les massacrer. Dans l'affolement général, il fallut partir n'importe où.

Comme tous les hivers, j'étais couchée. Je dus me lever, faire mes valises, et, le lendemain, après avoir donné aux Sœurs toutes mes provisions, je montai, avec Sœur Suzanne, sur le camion d'Hubert. Dans ce camion avaient pris place les Ottari qui rejoignaient leurs filles, et les Zahoual, qui allaient à Tizi-Ouzou. Nous nous arrêtâmes chez un parent qui nous offrit son lit. Il ne restait au village chrétien d'Ighil-Ali que Marie-Rose, la mère d'Hubert, et le postier. Le lendemain, nous prîmes l'avion à dix heures du matin, à Maison-Blanche ; à treize heures, nous étions à Paris. C'était le début de février 1956.

¹ . Le souci de Ahmed-ou-Amrouche avait toujours été qu'on lui fit des obsèques dignes du nom qu'il portait : son vœu fut respecté.

Depuis la dispersion des enfants, nous étions revenus en France à plusieurs reprises : en 1949, pour le cinquantième anniversaire de notre mariage — Jean s'était tout juste installé au boulevard Malesherbes. Nous étions passés par Manosque où nous avons vécu quelques semaines chez Marie-Louise-Taos et où je fis la connaissance de Jean Giono¹. Nous fêtâmes nos noces d'or dans la maison de campagne de Sargé-sur-Braye², en même temps que le baptême du petit Pierre, le dernier-né de Jean.

Un autre voyage nous mena à Lourdes, en 1953 : mon mari pensait que la Vierge me reconverterait, mais c'est le contraire qui se produisit ; il me parut odieux de voir toutes ces bondieuseries étalées et le commerce qui s'en faisait. C'était encore pire pour moi que d'avoir entendu un Père me parler de la *restriction mentale*, ou mensonge déguisé, à propos de la confession. Ce pèlerinage à Lourdes nous acquittait d'un vœu exaucé par la vente de notre maison de Radès.

Quand nous débarquâmes chez Jean, en février 1956, par moins 13°, avec une petite mallette, pour un temps indéterminé, notre fils ne put nous cacher que nous lui posions un problème. Nous accueillir pour les vacances était une chose, nous garder pour toujours, une autre. Particulièrement susceptibles en ces circonstances troublées, nous fûmes piqués au vif que Jean nous suggéra d'envisager une installation indépendante à Paris ou en banlieue.

J'allai trouver ma fille et la mis au courant. Elle offrit de nous prendre chez elle, mais au bout de quelques semaines, nous préférâmes nous installer à Sargé. Au mois de mai, nous partîmes pour Sargé, où nous passâmes l'été et l'automne.

On nous écrivit d'Algérie que la famille du postier était revenue à Ighil-Ali, et mon mari, rassuré, décida de repartir. Il fit les démarches nécessaires, obtint les papiers qu'il fallait. Au mois de février 1957, nous reprîmes l'avion pour Alger, malgré l'appréhension de nos enfants, surtout de Jean.

En posant les pieds sur le sol d'Algérie, je dis : « Adieu la France ! » Mon mari me répondit : « Il ne faut jamais dire « *Fontaine, je ne boirai plus de ton eau !* »

¹ . Taos et son mari, le peintre André Bourdil, avec leur petite fille Laurence, étaient alors les invités de Jean Giono, à Manosque.

² . Maison de campagne de Jean Amrouche, dans le Loir-et-Cher.

Nous vécûmes de mars 1957 à octobre 1958 dans les transes de la guerre ; la population était en butte aux mauvais traitements de l'armée ; les maquisards faisaient des sabotages, la nuit, le matin, l'armée forçait les populations à les réparer. Il y avait du malheur chez les civils des deux camps, et mon mari maigrissait à vue d'œil.

Le jour le plus dur fut celui où l'armée le prit dans une rafle, au moment où il allait chercher le pain. Il fut mené à l'école avec tous ceux qui avaient été trouvés dans la rue : une fusillade ayant éclaté au cimetière, l'armée avait défendu à la population de sortir des maisons ; les soldats ramassèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Cet homme de quatre-vingt ans dut rester debout, au soleil, de dix heures du matin à huit heures du soir. Moi, j'étais sortie sur la route comme une folle ; de toute la journée je ne rentrai chez nous, je ne bus ni ne mangeai.

Pour les Kabyles, nous étions des Roumis, des renégats. On nous envoyait le peu de confort que nous avions acquis, après combien d'efforts, de privations et d'exil¹. Pour l'armée, nous étions des bicots comme les autres.

L'année 1957 prit fin tant bien que mal ; l'armée s'était installée à l'école laïque. Les Pères avaient rouvert leurs écoles, mais le couvre-feu restait fixé à huit heures, et ceux que les soldats rencontraient dans la rue étaient abattus. C'est ainsi que quatre jeunes furent ramassés un matin avec une balle dans la peau. Tout cela affaiblissait mon mari chaque jour. La messe de Noël fut célébrée de jour. Quand Belkacem allait à la chapelle, je tremblais, car je craignais pour lui autant l'armée que les Kabyles.

Un kyste qu'il avait à l'épaule était devenu un abcès : j'avais dû le lui ouvrir moi-même. Un matin, je trouvai mon mari avec une aiguille et le mètre à la main. Il me dit : « Je maigris tous les jours, et je suis obligé de retrécir ma ceinture, car mon pantalon me tombe. »

Il marchait, s'occupait, travaillait dans son atelier où tous les outils étaient disposés sur le mur. Il avait installé l'électricité à la cuisine. Quelle joie, le jour où nous eûmes enfin l'eau à domicile ; il l'avait fait mettre au rez-de-chaussée et à l'étage. Il coula lui-même les dalles en

¹. Je tiens de ma mère qu'à cette époque mon père reçut une nuit les encaisseurs du F.L.N., venus lui réclamer sa participation. Mon père ouvrit le tiroir de la commode et leur présenta son titre de retraite. Voyant la modicité de sa pension, ils se retirèrent, confus avec ces mots : « Aêfuyar, a êmmi Belkacem ! » (Pardonne-nous, oncle Belkacem !) M. T. A.

ciment armé pour les fosses d'aisance. Quand je lui disais : « Ménage-toi. Tu travailles trop » il me répondait : — « Je m'ennuie. Il faut que je travaille ! »

De bon matin il grimpaît au figuier pour la cueillette. Quand je me levais, je découvrais la corbeille de figues toutes fraîches : « Mange ! me disait-il. Elles sont bonnes. » Et je les mangeais, et il était content.

C'est lui qui balayait le carrelage, parfois même il passait le chiffon. — « Tu sais, me disait-il, il faut que les gens qui viennent nous voir entrent dans une maison propre. »

Il avait refait lui-même le carrelage, mais il ne manquait jamais les offices et les Sœurs comptaient sur lui pour les chants, car elles avaient toutes des voix plus ou moins fausses¹.

Il ne restait plus que deux Pères : le Père Duplan pour la classe, et le Père Etienne pour la paroisse. Quand le Père Kérinal mourut d'une affection du foie, c'est à mon mari que le Père Duplan vint demander conseil. C'était le 3 décembre 1958.

Nous vivions aussi soucieux et inquiets l'un que l'autre. Puis vint le jour où nous reçûmes la nouvelle de la mort d'Henri. C'était la veille de la Toussaint. Je n'ai jamais entendu mon mari pleurer avec un tel désespoir : il était inconsolable. Il eut une crise de foie et vomit tout ce qu'il avait mangé.

Il se maintint tant bien que mal jusqu'à Noël. Pour cette fête, il ne put avoir son morceau de viande, mais les enfants avaient envoyé des colis de France, des bonbons, de la charcuterie, et je le servis largement. Il avait sans doute trop mangé : il eut encore une indigestion. Il n'avait plus de dents et avalait sa nourriture sans la mâcher. Ce jour-là, il s'était rendu à l'église après le déjeuner ; il faisait froid et son repas lui était resté sur l'estomac. Dès son retour, il vomit tout ce qu'il avait mangé — les tranches d'orange étaient tout entières.

C'était un samedi soir, le 27 décembre 1958. Je m'étais endormie, il était rentré de bonne heure, mais c'était au moment des courtes journées ; nous avions reçu des lettres de bonne année ; il y en avait une qui lui avait fait de la peine et il se mit à pleurer d'une façon désespérée. Quand j'essayai de le consoler il me dit : « Laisse-moi pleurer, ça me soulage ! »

Il faut savoir que toute ma vie j'ai tremblé pour lui, car il était sujet à des syncopes ; sans raison apparente, il lui arrivait de se trouver mal —

¹ . Belkacem-ou-Amrouche savait tenir l'harmonium et chantait le grégorien d'une voix de ténor très mélodieuse.

plusieurs fois à son bureau, un jour chez le dentiste — et il me racontait la chose à son retour à la maison. Je l'attendais devant la porte, quand il était en retard. En entrant, il me disait : « On ne te changera jamais ! » Et j'étais si contente de le voir rentré, que je ne répondais rien.

Parfois, la nuit, lorsque je me réveillais, je l'appelais si je ne l'entendais pas respirer : « Amrar ! »¹ Dès qu'il m'avait répondu, je me rendormais tranquille.

Même le matin quand il allait à la messe, j'étais angoissée jusqu'à son retour. A cette époque, dans le village chrétien, il n'y avait que le postier et sa femme, sa mère. Hubert et sa mère, Marie-Rose, ainsi que deux familles musulmanes qui avaient loué les maisons vides de Blanche et de Marie G'amara. C'est dire combien l'ambiance était sinistre ! Toute la nuit nous tremblions dès que nous entendions un bruit. Malgré la serrure et les verrous, nous avions peur de tout et de l'inconnu.

Le 3 janvier, c'était un samedi. Le soir, mon mari avait achevé la lecture de son journal devant le poêle, à la lueur de la petite lampe à pétrole, car on avait abattu les poteaux électriques. Toute la journée, il avait été dehors, chez les marchands du village, chez Hubert. Au moment du couvre-feu, il était venu m'embrasser pour me dire bonsoir, et il se mit au lit en me disant : « Je vais vite m'endormir. »

Il s'était soigneusement rasé pour se rendre à la première messe, et il s'était endormi.

Au bout de deux heures, je l'entendis se lever et me dire : — « J'étouffe ! J'étouffe ! » Je lui répondis : « Sors prendre l'air sur le balcon. » Je l'entendis encore dire : « J'étouffe ! »

Il alla du côté de l'escalier, aux cabinets ; je l'entendis encore, puis, plus rien... Et je m'inquiétai. Je me levai en chemise et pieds nus pour savoir la raison de ce silence. Je le trouvai assis sur le siège. Je criai : — « Amrar ! Amrar ! »

Pas de réponse. Je le tirai par les mains et essayai de le soulever, mais il était trop lourd. Je le lâchai et courus à la fenêtre de la cuisine en appelant René Zahoual.

— « René, viens vite ! M. Amrouche se trouve mal, j'ai peur ! »

¹. « Maître » ou « Vieux » : c'est ainsi que les femmes kabyles s'adressent à leur époux. Le mot comporte à la fois la notion d'âge et celle de respect, associées dans une société patriarcale, comme celle des Berbères.

René fit le tour et j'allai lui ouvrir la porte de la rue. Il prit mon mari dans ses bras et le coucha dans son lit.

— « Faut-il aller chercher le docteur militaire ? »

Mais il avait senti que le cœur avait cessé de battre. Il appela sa mère qui me tint compagnie. Pendant la nuit je me levai plusieurs fois pour voir s'il avait froid, et je tirai sur lui les couvertures, mais il n'avait plus besoin de rien.

Au matin, je réussis à m'endormir. Le bruit s'était déjà répandu dans le village. Les Sœurs, au sortir de la messe, s'étaient arrêtées ; elles avaient apporté de l'eau bénite et lui avaient passé son chapelet autour des mains. Pour moi, j'étais abrutée, je ne comprenais rien. Je vis la maison se remplir des parents du haut village : il y avait parmi eux le fils du cousin Messaoud, qui voulait s'installer chez nous.

Hubert avait chargé l'armée de télégraphier aux enfants de Paris, pour qu'ils viennent assister aux obsèques¹, mais personne n'ayant répondu, le Père Etienne vint me dire qu'il fallait procéder à l'enterrement sans eux.

C'est le lundi soir que mon compagnon de soixante années me quitta pour toujours. Pendant deux jours et deux nuits, ce fut un défilé de parents qui ne voulurent pas me laisser seule, mais qui parlaient de leurs affaires personnelles. Je compris que le fils de Messaoud entendait habiter ma maison, et cela ne me convenait pas. J'allai chez Marie-Rose, la mère d'Hubert, et lui demandai asile en attendant des nouvelles de France. Elle accepta. Je fis porter chez elle un petit lit, des couvertures, je donnai aux Sœurs toutes les provisions que le Papa avait amassées en ces temps de restrictions. Je vécus chez Marie-Rose du 6 janvier au 6 février, date à laquelle je partis pour la France en compagnie de Mère Louis de Carthage. C'est elle qui ouvrit le tiroir de la commode, qui me remit les papiers de la retraite, et l'argent qu'elle y trouva. Quelques jours avant sa mort, le Papa m'avait dit : — « Tu vois cet argent ? Prends-en soin, c'est ta réserve pour le cas où je viendrais à te manquer. »

Je pensai en moi-même : — « Je mourrai avant toi, et je n'aurai pas besoin de tout cela. » Car j'avais toujours été la plus fragile.

Mais l'homme propose et Dieu dispose.

La maison fermée, j'attendis les nouvelles de Paris. Elles arrivèrent enfin.

¹ . Aucun télégramme ne parvint jamais à Paris. C'est quinze jours après que les enfants Amrouche apprirent, par recoupement, la mort de leur père.

Mère Louis de Carthage avait écrit à Nice, à mon fils René. Celui-ci demanda par lettre à mon petit-fils Marcel de me recevoir chez lui, à Alger, en attendant que lui-même vienne m'y chercher. Naturellement, les frais du voyage m'incombaient, mais j'avais pour les assumer l'argent laissé dans le tiroir par le Papa. Je dis adieu à cette maison dont mon mari avait fait un bijou et que tout le village nous enviait.

Je revois encore Belkacem, quand les gamins du voisinage, en jouant à la balle, avaient sali le mur soigneusement crépi et blanchi à la chaux : il prenait une éponge et un seau d'eau et lavait les taches, en maugréant après les gosses.

J'allai donc, avec la Sœur, remplir mes valises. Je remis tout en ordre, minutieusement, dans la « grande malle », mais j'eus le tort de ne pas détruire la correspondance¹.

Je fermai les portes après avoir donné aux Sœurs même les vieux journaux qui, me dirent-elles, serviraient à chauffer leur soupe, et je partis pour Alger avec la Mère. Nous allâmes coucher chez les Sœurs, à El-Biar. Le dimanche suivant, Charlotte vint me chercher ; je pense être restée chez elle deux ou trois jours avant l'arrivée de René. Je fis mes adieux à la Mère, après lui avoir payé ses frais de voyage. René me rejoignit enfin. La Mère m'avait remis mes papiers. Charlotte ne voulut pas accepter de défraiement pour mon séjour chez elle. Nous prîmes l'avion passant par la Corse. Et nous descendîmes à Nice.

A l'époque, je me faisais beaucoup d'illusions : je pensais retrouver un foyer après celui que j'avais perdu. Je me disais : j'ai perdu mon mari, ma maison, mon pays, mais j'ai mon fils.

Je ne tardai pas à déchanter. J'avais remis à René ce qui me restait de l'argent. Les premiers jours, René parut content de m'avoir avec lui, mais sa femme, mal remise de ses couches, appela près d'elle sa grand-mère — « Maman Odette » — pour qu'elle tienne son ménage, et la maison fut pleine...

Après maints conciliabules, il fut décidé que je quitterais Nice pour Paris. Jean débarqua pour me prendre en charge. Il me dit : — « Maman, ma maison c'est la tienne ; tu partageras la chambre de mon petit Pierre. »

Je partis donc avec Jean, mais je préférerais, pour commencer, aller habiter chez Marie-Louise-Taos ; j'y restai de mars à juin, date où

¹. Cette correspondance familiale, qui comporte des lettres de Jean Amrouche, m'a été fort obligeamment adressée sur ma demande par les Sœurs d'Ighil-Ali. M. T. A.

Suzanne, la femme de Jean, vint me chercher pour me conduire à la maison de Sargé-sur-Braye, où je passai les vacances en compagnie de ma fille.

Il va y avoir bientôt quatre ans que ces faits se sont produits. Mes intérêts furent pris en charge par Jean et Marie-Louise-Taos qui m'hébergèrent et veillèrent sur moi tour à tour. Je m'en remis entièrement à eux, ayant toujours vécu sous la tutelle et la protection de mon mari qui ne voyait que par mes yeux.



J'ai vécu ces années, allant de l'un à l'autre de mes enfants, mais le malheur a frappé encore à ma porte : après plus de quatre ans, c'est Jean qui part à son tour.

Octobre 1958, Henri ; janvier 1959, son père ; avril 1962, c'est Jean. Depuis août 1939, cela fait cinq de mes fils, et leur père : six deuils qui me frappent, et je survivis à tous ces malheurs.

Parfois je me demande quel genre de mort je pourrais choisir pour disparaître sans souffrance, sans me voir mourir par étapes, comme les paralysés.

Puis je me dis que je puis encore être utile à ma fille, et j'essaye de la consoler un peu. Je voudrais lui laisser le plus de poèmes, de proverbes, de dictons... Ah ! elle est si jolie, la langue kabyle, combien poétique, harmonieuse, quand on la connaît... Les hommes de chez nous sont si endurants au malheur, si dociles à la volonté de Dieu, mais on ne le comprend vraiment que si on entre dans cette langue qui me fut un réconfort tout au long de mes exils.

Aussi j'adjure ma chère fille d'avoir de la patience et de savoir, selon la sagesse kabyle, remettre les choses entre les mains de Dieu.

Son père répétait : *L'homme se démène, mais Dieu le mène.*

Pour elle, j'ai voulu tracer, — d'une façon bien maladroite —, cette formule de vie :

« Patience et courage ! Tout passe, tout s'évanouit, et tout roule dans le fleuve de l'éternité. »